

## **Récit d'une déportée amiénoise au camp d'Auschwitz**

Sur les conseils d'un historien américain demeurant à Pittsburgh, M. David Rosenberg, nous avons recherché dans nos archives le témoignage de Renée Louria, jeune femme juive née à Amiens et déportée en janvier 1944 au camp d'Auschwitz.

Mis en ligne le 26/04/2015 à 10:31

Un récit d'une grande valeur historique, mais qui mérite d'être replacé dans son contexte, ainsi qu'en atteste le ton du journaliste (non identifié) qui a recueilli son témoignage. Celui d'une guerre qui ne s'est pas encore achevée (le premier article date du 3 mai, la capitulation ne sera effective que le 8) même si Hitler est déjà mort, et alors qu'on découvre au fil des témoignages des rescapés, l'étendue de l'horreur des camps de concentration nazis.

**Une Amiénoise échappée à la mort raconte ce qu'était l'enfer des camps.**

Parution du 3 mai 1944

**Impuissante, elle assista à l'assassinat de son nouveau-né !**

Le XXe siècle est le siècle du progrès, se plaisait-on à dire, non sans emphase en parlant de notre époque jalonnée d'inventions. Les découvertes retentissantes s'y étaient manifestées comme celle de l'aviation avec les frères Wright et leur cohorte d'adeptes enthousiastes à qui Clément Ader avait montré le chemin voilà plus de cinquante ans ; celle de la télégraphie sans fil qui, grâce aux travaux de notre grand Édouard Branly et de l'italien Marconi allaient révolutionner le monde...

XXe siècle, siècle des horreurs allemandes, dira-t-on désormais.

Car tout ce que l'Histoire nous avait appris en matière d'horreurs, tout ce qu'on savait de la criminelle mentalité allemande n'est rien en comparaison de ce que nous a révélé l'avance des armées alliées à travers l'Allemagne.

Certes, on savait comment l'occupation boche traitait les patriotes – nos martyrs – qui luttèrent sous l'occupation pour la libération du pays. On savait aussi comment se conduisait la soldatesque SS vis-à-vis de nos paisibles populations. Et cependant, bien qu'écrit avec du sang, les noms d'Ascq et d'Oradour-sur-Glane

apparaissent bien pâles à côté de ceux de Buchenwald, d'Auschwitz, de Waihingen, de Maïdanek et tant d'autres lieux où des milliers d'êtres humains furent exterminés dans des conditions qui ne laissent aucun doute sur l'organisation systématique de la destruction d'une partie du genre humain.

Au fur et à mesure que rentrent les rescapés de ces camps de la mort, les récits s'ajoutent aux récits : ne différant guère, ils constituent un ensemble accablant pour ceux-là mêmes dont le louche Laval souhaitait la victoire. Ils démontrent aussi de quels maux l'Europe était menacée si cette victoire s'était produite.

Fort heureusement la victoire des alliés est proche, victoire des peuples sains, victoire qui sera complète que lorsque les bourreaux de Buchenwald, d'Auschwitz et autres lieux maudits auront été châtiés tout comme ceux d'Ascq et d'Oradour-sur-Glane, tout comme ceux de la Somme.

Parmi les rescapés de l'enfer nazi, se trouve une Amiénoise, Mme Renée Ponthieu, dont le père, M. Léon Louria, industriel, rue des Augustins était président de la communauté israélite. Mme Ponthieu, rentrée à Amiens vendredi dernier a bien voulu nous conter sa terrible odyssée. Nous la publions ci-dessous. On y trouvera des faits relatés sans haine, mais avec une rare maîtrise de soi. Tout ce qu'elle nous a dit dépasse l'imagination et, à maintes reprises, en l'écoutant, il nous est arrivé de nous demander si nous ne rêvions pas, certains faits, certaines scènes dépassant en horreur, en sadisme, tout ce que nous pouvions imaginer.

Hélas ! blessée dans sa chair, dans son esprit, affreusement touchée dans ses affections les plus chères, Mme Ponthieu a dit vrai : elle a assisté impuissante à l'assassinat de son nouveau-né, elle a évité par miracle à la chambre à gaz et son complément le four crématoire, elle a connu toutes les horreurs de la barbarie nazie, mais elle est restée forte et ce, grâce à l'extraordinaire volonté qui l'animait et qui lui a permis de vivre alors que tout semblait perdu pour elle comme pour tant d'autres...

## **L'arrestation**

Le 4 janvier 1944, des membres de la Gestapo se présentaient chez M. Louria, rue des Augustins, et sous le prétexte qu'un petit renseignement allait leur être demandé à la gendarmerie, ils emmenaient Mme Ponthieu et son père. Tous deux furent immédiatement conduits dans les locaux de la rue des Jacobins, où ils retrouvèrent un certain nombre d'israélites habitant la Somme. Le soir même, toutes les personnes arrêtées étaient transférées à Drancy. Ils devaient demeurer au camp de Drancy jusqu'au 20 janvier, date à laquelle ils furent conduits à la gare de Bobigny, où on les entassa dans des wagons à bestiaux à raison de 60 par

wagon et après leur avoir donné de maigres vivres pour trois jours. Après une attente inexplicable, le convoi se mit en route. Le voyage, terrible en raison des conditions dans lesquelles il était effectué, dura trois jours. Enfin dans la nuit du 23 janvier, alors que sévissaient le gel et une violente tempête de neige, le convoi arriva au camp d'Auschwitz. Des chiens spécialement dressés à cet effet, montaient la garde auprès du convoi.

À leur descente du train, les captifs durent laisser leurs bagages sur le quai : les gardiens lançaient sur eux leurs chiens et plus d'un fut cruellement mordu. Les malheureux n'en étaient qu'au début de leurs souffrances. Leurs tortionnaires, agissant avec une brutalité sans nom, séparèrent alors les hommes et les femmes. Mme Ponthieu vit partir son pauvre papa ; elle ne devait plus le revoir, de même qu'elle ne devait plus revoir ceux qu'elle connaissait parce que habitant comme elle notre région...

### Parution du 4 mai 1945

En arrivant au camp d'Auschwitz, Mme Ponthieu et ses compagnons de misère avaient remarqué dans la nuit noire de hautes cheminées d'où s'échappaient de rouges flammes. Une polonaise prisonnière, interrogée, leur fit connaître qu'il s'agissait là des cheminées des fours crématoires. « *Tu es venue avec ton père, dit-elle à Mme Ponthieu, eh bien, sois sûre que celui-ci ira dedans* » et la poussant du pied, elle ajouta : « *tu sauras maintenant qu'il te faut perdre ici toute sensibilité* ». Nous étions muettes de terreur, nous dit Mme Ponthieu. Par la suite, j'ai eu l'occasion de voir brûler nuit et jour le crématorium de Bréjinki.

Affectée au camp de Birkenau, qui dépend d'Auschwitz, Mme Ponthieu ajoute que sur 1250 femmes qui étaient tout d'abord avec elle, une quarantaine seulement restèrent ses compagnes. Les autres emmenées par ailleurs, sont disparues à jamais ; la chambre à gaz et le crématorium les ont éliminées de l'humanité... Le camp comprenait des blocks et chacun d'eux était entouré d'une triple rangée de fils barbelés électrifiés. À leur arrivée, les déportées furent emmenées au « zauna ». On les fit se déshabiller en plein air, malgré le froid et elles attendirent, pendant deux heures, avant de passer aux douches. Dans un bâtiment voisin, on leur tatoua sur l'avant-bras gauche le numéro qui devait constituer désormais leur identité. Mme Ponthieu, devint le numéro 74 863.

Poursuivant leur action dégradante, les Allemands rasèrent ensuite les cheveux des nouvelles venues, puis ils leur firent revêtir la tenue des condamnées de droit commun à bandes blanches et bleues et chausser de lourds sabots en bois. Leurs

gardiens leur disaient : « *Vous n'êtes plus des êtres humains et vous devez oublier votre nom, pensez toujours que vous n'êtes qu'un numéro* ».

Mme Ponthieu et plusieurs autres furent affectées à un block dans lequel étaient entassées plus de 1000 personnes. Avec une dizaine d'autres, elle occupait une sorte de réduit dans lequel, il était impossible de se tenir debout et dont les murs suintaient. C'était épouvantable. Pendant trois jours, elles demeurèrent dans ce réduit puis elles firent connaissance avec la « kapo », prisonnière désignée par les Allemands pour commander aux autres prisonnières.

C'était une détenue de longue date, qui avait perdu tout sentiment humain. Insensible à sa propre misère, elle l'était également à celle des autres, aussi ne ménageait-elle pas les malheureuses qu'elle frappait pour le moindre motif et même sans motif. C'était chez elle un désir de faire souffrir.

Bientôt il fallut travailler avec une quarantaine d'autres femmes. Mme Ponthieu fut affectée à l'extraction de pierres dans une carrière située à quatre kilomètres du camp. Le premier soir, quatre de ces malheureuses ne rentrèrent point. Décharnées et sans force, elles n'avaient pu suivre leur chemin, malgré les coups des kapos, et elles étaient mortes sur la route.

On ne s'occupait guère de l'hygiène et les prisonnières ne pouvaient se laver que de temps à autre. Toutes étaient couvertes de vermine et le typhus régnait à l'état endémique. Mme Ponthieu n'y échappa point et une dizaine de jours après son arrivée, elle fut conduite au « Rewir », sorte d'hôpital dans lequel étaient entassées des milliers de femmes : quatre dans un lit ! La première nuit, les trois malades couchant dans le même lit que Mme Ponthieu moururent et ce n'est que 48 heures plus tard que leurs corps furent enlevés. Sans soin, les malades mouraient en quantité et c'étaient de véritables luttes que se livraient les vivantes pour s'emparer du pain des mortes.

Mme Ponthieu se rétablit, elle fut alors envoyée dans un Kommando où elle devait rester huit mois. Il s'agissait d'une fabrique de munitions dont le personnel de misère était occupé chaque jour de 4 heures à 19 heures. Bien souvent, les malheureuses étaient battues.

## Parution du 5 mai 1945

Un jour vers 17 heures, une agitation soudaine s'empara des travailleuses, agitation qui ne cessa de croître et tourna à la panique ; les nouvelles en ignoraient la raison. De retour au camp, la panique était à son point culminant. Les femmes, malgré leur fatigue, couraient à droite et à gauche, en poussant des hurlements semblant

vouloir échapper à une grave menace. Bientôt on sut la raison de cet état de choses, il s'agissait d'une rafle. Le commandant du camp et un médecin allemand visitaient les détenues toutes nues et, lorsqu'ils remarquaient sur le corps de l'une d'elles le moindre bouton, c'était fini, la malheureuse était condamnée.

Parmi les nouvelles, trois seulement furent prises mais, chez les anciennes, le nombre fut considérable. Elles étaient vouées à la mort ; on les dirigea sur un block où elles demeurèrent pendant trois jours sans recevoir aucune nourriture, puis, un camion vint les prendre et les conduisit à la chambre à gaz : leurs corps furent ensuite envoyés au crématorium. Pendant ces trois jours, il était défendu de circuler dans le camp, sous peine de mort.

Dans le camp régnait le plus grand silence : dans les blocks chacune se demandait si la prochaine rafle ne mettrait pas un terme à cette terrible existence...

Chaque jour des internées mouraient ; toutes n'étaient pas des victimes du typhus ou de la dysenterie et les privations, le régime de fer et les mauvais traitements provoquaient de nombreux décès. Le supplice de la faim était constant. Il nous est arrivé, dit Mme Ponthieu, d'emmener avec nous, aux distributions le cadavre d'une de nos compagnes récemment décédées afin de toucher sa ration. En raison de l'affluence, nos gardiens ne pouvaient découvrir la macabre supercherie. Les Ukrainiennes étaient encore bien plus maltraitées que les autres internées et leur pitance était encore plus faible que celles des autres au point, affirme Mme Ponthieu, que certaines d'entre elles mangeaient de la chair humaine dérobée sur des cadavres d'enfants. Mme Ponthieu qui fut témoin de plusieurs de ces actes de cannibalisation, ajoute que l'on disait couramment dans le camp que le saucisson qui était distribué parcimonieusement était fait de la chair humaine.

La haine des Allemands ne connaissait aucune limite et les nouveaux nés n'avaient pas à leurs yeux, plus d'importance que les parents. C'est là une chose qu'aucun être sain ne saurait discuter désormais. Quand les Allemands m'arrêtèrent, je caressais la grande joie d'être mère quelques mois plus tard. Malgré ma position, cela n'empêcha pas mes bourreaux de me maltraiter et de me faire partager le sort commun. Enfin, vint l'heure de la délivrance : je mis au monde un garçon. Auprès de moi, dans le même lit, agonisaient deux malheureuses qui moururent pendant que naissait mon petit. Tout se passa sans aide et sans soins : nos tortionnaires avaient bien autre chose à faire. Trois jours plus tard, il me fallut retourner au travail.

Mon enfant, pour qui aucune formalité administrative n'avait été remplie, et pour cause, était né dans des conditions exceptionnellement lamentables. Il paraissait devoir vivre quand même lorsque huit jours après sa naissance, le docteur allemand du camp s'approcha du lit où nous étions couchés tous deux et, malgré mes cris et mes pleurs, lui injecta une dose de formol afin de le faire disparaître. La mort ne venant pas assez vite, et sans que je puisse faire quoi que ce soit, de ses doigts il étouffa sa petite victime dont le corps pantelant fut jeté dans un ruisseau près du « Rewir ». Réunissant toutes mes forces, et tant bien que mal, je parvins à me lever et à reprendre le petit corps que je portais près du crématorium ; je ne voulais pas que les Ukrainiennes puissent s'en emparer et le dévorer.

Tous ces événements survenant après plusieurs mois d'une rude captivité m'avaient bouleversée au point que j'eus un phlegmon. On m'opéra sans m'anesthésier. C'était d'ailleurs chose courante et, au petit centre de vivisection installé dans le camp, les opérations étaient pratiquées sans que les patients fussent anesthésiés, même partiellement. C'étaient alors des scènes atroces. J'étais dans un état de maigreur tel que je devais marcher avec deux bâtons.

Par la suite, Mme Ponthieu, reprit un peu de forces. Un jour, une nouvelle panique éclata dans le camp et pour le même motif que précédemment : les Allemands opéraient une nouvelle « sélection ». Des victimes, il y en eut à ne pouvoir les dénombrer. Mme Ponthieu était parmi les prisonnières désignées pour la chambre à gaz et son numéro avait été relevé. Mais au dernier moment, la prisonnière qui remplissait les fonctions de médecin chef du camp, une juive tchécoslovaque prise de pitié allait la faire partir pour un « Arbeitslag » (camp de travail) à Breslau. Huit jours plus tard, elle prenait place dans le convoi comprenant des hommes et des femmes, surtout des Hongroises. Tous partirent nus de façon à empêcher les évasions.

## Parution du 7 mai 1945

Tassés à raison de 140 dans un wagon découvert, les malheureux avaient à manger mais rien à boire. Le voyage dura six jours mais en raison de la température, c'était en octobre dernier, et du manque de ressort, cinq à six décès se produisaient chaque jour. C'est dans la même tenue qu'hommes et femmes, attachés cinq par cinq, traversèrent Breslau pour gagner le camp de travail. Après l'enfer d'Auschwitz, ce camp était pour les captifs une sorte de Paradis. Mme Ponthieu,

non le numéro 74 863, eut la chance d'être désignée comme médecin assistante d'une doctoresse russe dont les qualités de cœur se manifestèrent en maintes occasions. Mais cela ne devait pas durer.

En effet, en raison de la menace que l'avance des armées russes faisait peser sur Breslau, le camp fut évacué le 21 janvier 1945, sur Grosrosen. À pied, les pauvres gens furent contraints d'effectuer les quelque 100 kilomètres séparant Breslau de Grosrosen. Ils mirent trois jours pour effectuer le trajet, sans une heure de repos. Hommes et femmes tombaient en cours de route : leurs gardiens les achevaient et les corps étaient jetés dans les fossés. La plupart des évacués marchaient sans chaussures par un froid sibérien et presque toutes les femmes avaient les pieds gelés au dernier degré et faisaient de la gangrène sèche. Au camp de Grosrosen où Mme Ponthieu travailla dans une équipe chirurgicale, on dut procéder à des milliers d'amputations !

Mais l'avance des armées soviétiques se poursuivant, il fallut évacuer le camp de Grosrosen. Quinze jours après leur arrivée, les malheureux repartirent. On les entassa à raison de 150 l'un, dans des wagons découverts. Le froid était intense, la neige tombait sans discontinuer, les couvertures étaient gelées et les morts se succédaient. Les jours s'ajoutaient aux jours et le voyage se poursuivait vers l'inconnu, morts et vivants enchevêtrés dans l'étroite prison roulante. La situation se prolongeant, on dut se résoudre à se débarrasser des cadavres en les jetant sur la voie.

Enfin, après sept jours d'un calvaire inimaginable, le convoi errant trouva un refuge, et quel refuge : Buchenwald !

Avant d'arriver au camp, les gardiens du sinistre troupeau humain exterminèrent à coups de mitraillette tous ceux qui ne pouvaient marcher. Les survivants furent conduits au camp. Ils ne s'étaient pas lavés depuis un mois et étaient couverts de vermine.

La vie à Buchenwald fut semblable en tout point à celle menée au camp d'Auschwitz : mêmes traitements, mêmes crimes, mêmes ignominies...

Ayant tenté de communiquer avec un détenu français, le mari d'une de ses amies, Mme Ponthieu fut surprise par un SS au moment où elle passait un billet à travers les fils électrifiés. Saisie aussitôt, elle fut rouée de coups. Saignant de toutes parts, elle fut conduite devant le commandant du camp qui lui donna à choisir entre la pendaison et le Strafarbeit (camp de représailles). Elle choisit ce dernier.

Au Strafarbeit, elle fut contrainte de « vider » les morgues de leurs cadavres innombrables et de transporter ceux-ci au crématorium. Avec d'autres, sous la menace des coups, et de 4 heures du matin à 9 heures du soir chaque jour, elle dut effectuer cette macabre besogne, sans un quelconque repos. Par instants, dit-elle, nous ne pouvions plus marcher tant notre fatigue physique et notre détresse morale étaient immenses...

## Parution du 9 mai 1945

Mme Ponthieu et ses compagnons quittèrent le camp de Buchenwald après un séjour de trois semaines, et, dans des wagons découverts, comme précédemment, on les transporta au camp de Mathausen, en Autriche. Ce camp est situé dans la montagne et, nous dit Mme Ponthieu, il est bien dommage de sacrifier un site aussi merveilleux, un endroit si féerique, à un camp de concentration. Il s'agissait là d'un camp de détenus révolutionnaires espagnols.

Quand Mme Ponthieu et les autres prisonniers y parvinrent, ils virent brûler les grands crematoria : on achevait de brûler des milliers d'êtres humains venus des camps de Gleiwitz et Buna... Tous pensaient que le même sort les attendait et que beaucoup d'entre eux allaient être sacrifiés ; ils tremblaient de froid et de peur lorsqu'on les rassembla sur la grand-place du camp. Les craintes étaient fondées. En effet, après une visite médicale, très sommaire, un grand nombre de ces malheureux furent envoyés au crématorium, électrocutés puis brûlés.

Le camp de Mathausen était l'un des plus terribles d'Allemagne. Beaucoup de ceux qui s'y trouvaient étaient là depuis dix et onze ans. Déjà, ils n'étaient plus des êtres humains ; ils étaient transformés en bêtes et ne cherchaient que la mort du compagnon pour avoir sa ration de pain.

Un jour, Mme Ponthieu vit un jeune homme maigre, aux yeux de fou, se cacher dans un coin et attaquer au passage un homme plus âgé et marchant avec des cannes : après lui avoir porté un coup de poing sur la tête, il lui vola sa ration de pain et prit la fuite.

Ces hommes, ou plutôt ces ombres d'hommes, disaient : « *Nous attendons la mort tous les jours, nous cherchons la mort tous les jours...* ».

Les SS affectés au camp n'étaient pas meilleurs que les autres, bien au contraire et leurs coups pleuvaient aussi bien sur les hommes que sur les femmes.



Le séjour à Mathausen de Mme Ponthieu et des autres prisonniers ne dura que dix jours. Un matin, on les embarqua dans des wagons, couverts cette fois, et ils partirent dans une direction inconnue. On leur avait donné en tout et pour tout 730 grammes de pain à chacun. Chaque jour, des gens mouraient de faiblesse. La surveillance s'était relâchée quelque peu, quelques-uns, au cours d'un arrêt dans une gare, découvrirent un wagon dans lequel se trouvaient des os destinés à une fabrique de savon. Affamés, tous se jetèrent sur ces ossements et mangèrent ce qu'il était encore possible de manger...

Dans le convoi, beaucoup, atteints de dysenterie, moururent avant d'arriver à destination. Les gardiens, eux-mêmes étaient épuisés et menaçaient, si on ne leur donnait pas à manger, d'abandonner le train. Ils n'étaient pas mieux ravitaillés que leurs prisonniers.

### Parution du 11 mai 1945 (Fin)

Un certain nombre de femmes réussirent à s'évader. Mme Ponthieu projeta de faire comme elles mais elle dut renoncer à son projet car le convoi arriva au camp de Bergenbelsen. Dans ce camp de concentration où étaient pratiquées les mêmes tortures qu'à Auschwitz, de nombreux détenus mouraient du typhus et on ne savait pas où mettre les cadavres qui jonchaient le camp.

Mme Ponthieu n'avait pas renoncé à son projet d'évasion et le 4 mars, à la faveur d'un bombardement, elle parvint à s'échapper avec beaucoup d'autres déportés. Ils réussirent à gagner les bois environnants malgré le feu nourri des SS, qui hélas fit des victimes.

Sans aucune indication, mais animée par le puissant « doping » de l'espoir, Mme Ponthieu marcha autant qu'on put le faire. Exténuée, à bout de forces, elle s'endormit au pied d'un arbre. Elle fut réveillée par une femme, qui, au vu de ses vêtements, comprit et lui donna un morceau de pain. Jamais tranche de pain ne fut mangée avec autant d'avidité.

L'Allemande était affiliée à un groupe de résistance anti-nazie ; lorsque la nuit fut venue, elle emmena Mme Ponthieu chez elle, à six kilomètres de là, lui fit sa toilette et lui donna à manger puis elle la fit coucher dans son lit. Depuis 14 mois Mme Ponthieu n'avait pas couché dans des draps. Elle resta cachée chez la résistante allemande, où peu à peu elle reprit des forces. Enfin le 8 avril, les Anglais arrivaient, la délivraient, et lui donnaient tous les soins nécessaires. Après quelques jours, un avion sanitaire la conduisit à Bruxelles d'où un train l'amena à

Amiens le 27 avril. A son arrivée, la pauvre femme retrouvait son frère, mais elle apprenait que sa mère était morte huit jours auparavant. Le sort continuait à l'accabler !

Mme Ponthieu a terminé son récit. Bien souvent, en l'écoutant narrer la vie épouvantable qui fut la sienne en Allemagne, notre émotion était tellement intense que nous nous demandions si nous ne rêvions pas. Hélas ! Il n'en était rien et la jeune femme n'exagérait aucunement. Les Boches se sont conduits avec nos déportés avec une cruauté épouvantable. Et cela n'a pas été le fait de quelques farouches individus. Les traitements abjects infligés à des humains, les privations de toute sorte, les brutalités, les tortures qu'il leur a fallu endurer, tout cela était organisé : c'est le régime nazi lui-même qui est en cause et Hitler et sa clique et tous leurs suppôts portent la responsabilité de cette barbarie effroyable.

Combien d'humains sont maintenant dans le deuil et dans la détresse, parce que victimes d'un régime de terreur et d'oppression comme on n'en vit jamais dans l'histoire des temps ?

Les patriotes de tous les pays d'Europe ont payé un lourd tribut au régime nazi et la mort a éclairci leurs rangs. Mais il faut que tout cela se paie ; il faut que les torturés de Buchenwald, d'Auschwitz et autres Schirmeck soient vengés ; il faut que les familles endeuillées qui n'auront jamais la consolation d'aller prier sur les restes de l'être disparu pour toujours, obtiennent justice ; il faut que les odieux tortionnaires de femmes, de vieillards et d'enfants, soient châtiés et qu'à tout jamais l'Allemagne soit mise dans l'impossibilité de provoquer de nouvelles guerres, de commettre d'autres crimes. C'est à ceux qui n'ont jamais désespéré, même aux moments les plus difficiles, à ceux qui ont su mener la lutte qui a abouti à l'écrasement du Reich allemand, qu'il appartient de ne pas renouveler l'erreur de 1918 et de traiter le Boche exécré de criminel.

Nos morts crient vengeance. Il faut les venger !

*Merci à Sandra Jacquemin, assistante de la rédaction d'Amiens qui s'est plongée dans nos archives et a saisi le texte de ce témoignage.*

Poursuivez votre lecture sur ce(s) sujet(s) : **[Arrestation \(/35/iptc/arrestation\)](#)** | **[Peines \(/855/iptc/peines\)](#)** | **[Prison \(/118/iptc/prison\)](#)** | **[Population \(/790/iptc/population\)](#)** | **[Traitements \(/896/iptc/traitements\)](#)** | **[Personnel médical \(/1225/iptc/personnel-medical\)](#)** | **[Famille \(/163/iptc/famille\)](#)** | **[Fin de vie et mort \(/975/iptc/fin-de-vie-et-mort\)](#)** | **[Allemagne \(/1908/locations/allemande\)](#)** | **[Bobigny \(Seine-Saint-Denis\)](#)**

**(/10919/locations/bobigny-seine-saint-denis) | Autriche**  
**(/4519/locations/autriche)**

COURRIER PICARD ABONNÉ

**Le combat de l'Amiens SC pour rester en L1 (<https://premium.courrier-picard.fr/25966/sections/le-combat-de-lamiens-sc-pour-rester-en-l1>)**



**⊕ [PLUS \(HTTPS://LECOURRIERPLUS.FR/\)](https://lecourrierplus.fr/)**